

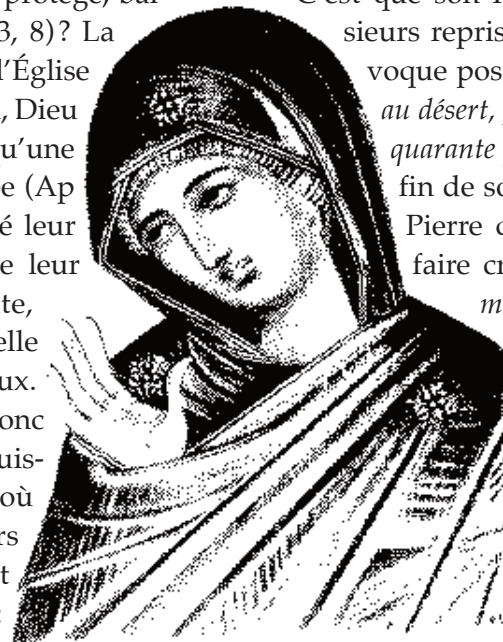
Les tentations de la Vierge Marie

Fr. Bernard-Marie, Éd. du Cerf/Mediaspaul, 2006, pp. 13-22

La tentation est-elle toujours possible ?

Avant d'évoquer les éventuelles tentations de la Vierge Marie sur terre, il convient de s'interroger sur la possibilité même d'une telle épreuve chez une personne qui fut sanctifiée dès sa conception. Que la mère de Jésus ait connu toutes sortes de souffrances et de difficultés, personne ne le conteste. Mais peut-on admettre que cet être immaculé, sans aucune compromission avec le péché, ait pu être directement confronté au Tentateur et à ses raisonnements fallacieux ?

Le livre de la Genèse jette une lumière intéressante sur la question. Dans le deuxième récit de la création, il est en effet écrit que Dieu plaça l'homme dans un lieu à part « *au jardin d'Eden, pour le cultiver et le garder* » (Gn 2, 15). Pourquoi donc le garder si Dieu lui-même en avait fait un lieu protégé, baigné de Sa présence vivifiante (Gn 3, 8) ? La tradition unanime des Pères de l'Église enseigne qu'avant l'univers matériel, Dieu avait créé le monde angélique et qu'une partie de celui-ci s'était déjà révoltée (Ap 12, 4). Les anges, qui avaient refusé leur vocation surnaturelle pour jouir de leur seule nature angélique immédiate, conservèrent une suprématie naturelle sur le monde matériel créé après eux. Aucun jardin matériel ne pouvait donc de droit échapper à leur regard surprenant, pas même le jardin d'Eden. D'où la nécessité, pour les premiers hommes, de se montrer vigilants et bons gardiens. On connaît la suite : un personnage rusé comme le serpent réussit à se faufiler en Eden et interpella la vierge Ève. Il ouvrit l'entretien par un mensonge flagrant : « *Ainsi Dieu a-t-il déclaré que vous ne deviez manger d'aucun arbre ?* » (Gn 3, 1). Mise face à cette contrevérité qui pour le moins signalait la nature imparfaite du visiteur, Ève aurait dû se taire et se tourner aussitôt vers Dieu et son mari. Au lieu de quoi, elle entre seule dans le dangereux dialogue et répond honnêtement : « *Nous pouvons manger du fruit de tous les arbres du jardin, sauf le fruit de l'arbre qui est au milieu...* » (Gn 3, 3). En acceptant de dialoguer ainsi hors de la présence de Dieu et de « son



homme », Ève baissait sa garde et ouvrait déjà une possibilité de céder aux suggestions du Tentateur. On peut aussi noter que l'Adversaire la rencontra en un lieu saint et qu'elle-même était immaculée, sans aucun péché. Ce très ancien récit biblique suggère donc qu'une vierge immaculée peut être abordée en cette vie par un ange, bon ou mauvais, et que, malgré sa liberté souveraine, elle peut être profondément influencée par lui. Ce qui fut vrai pour Ève avant le péché pouvait l'être également de la nouvelle Ève que fut Marie.

Jésus fut lui-même tenté

Il existe également une raison de convenance ou, pour mieux dire, de solidarité mystique, pour que Marie ait été réellement et personnellement tentée.

C'est que son Fils Jésus le fut lui-même à plusieurs reprises. L'Écriture l'atteste sans équivoque possible. Ainsi : « *Conduit par l'Esprit au désert, Jésus y fut tenté par le diable durant quarante jours* » (Lc 4, 2). Ou bien, vers la fin de son ministère public, s'adressant à Pierre qui voulait l'empêcher d'aller se faire crucifier à Jérusalem : « *Arrière de moi, Satan ! Tu m'es une pierre d'achoppement...* » (Mt 16, 23). Ou encore, au soir du Jeudi saint : « *Vous (les Douze), vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes épreuves/tentations* [un même mot désigne ces deux réalités en hébreu comme en grec] » (Lc 22, 28). Un peu plus tard, alors qu'à Gethsémani il était

déjà entré dans les angoisses de sa Passion, Jésus exhorta ainsi ses disciples : « *Priez pour ne pas entrer en tentation !* » (Lc 23, 46). À la lumière de sa propre prédication, cette parole pouvait s'expliciter de la façon suivante : Priez pour ne pas entrer en tentation, mais, si l'Adversaire vous y contraint, priez pour ne pas y succomber, et, si vous y succombez, priez pour avoir ensuite la force de revenir vers la Lumière - « *Simon, quand tu seras revenu, affermis tes frères !* » (Lc 22, 32).

On voit par là que le fait de subir une tentation

n'est nullement le signe d'une quelconque imperfection personnelle, propre par exemple aux âmes faibles et pécheresses. Ce serait plutôt l'inverse. Le démon, « *qui exerce son pouvoir sur le monde entier* » (1 Jn 5, 19), laisse habituellement les tièdes tranquilles et ne s'occupe sérieusement que de ceux qui peuvent nuire à ses intérêts: les saints, les courageux et les humbles de bonne volonté. Ceux-là, il leur fait un siège soutenu pour mieux connaître l'esprit qui les anime et tâcher de les troubler dans leur service du bien. Il réussit, semble-t-il, à faire douter Jean-Baptiste de la messianité de son cousin de Nazareth: « *Es-tu Celui qui doit venir?* » (Mt 11, 3). Jésus lui-même n'y échappa pas, lui qui, peu avant sa Passion, fit entendre ces plaintes: « *Maintenant, mon âme est troublée!* » (Jn 12, 27), « *S'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi!* » (Mt 26, 39).

Ce par quoi Jésus est passé, tout disciple fidèle est appelé à le vivre à sa suite, sans doute de manière adaptée à sa situation existentielle propre, mais parfaitement réelle. Saint Paul l'affirme nettement: « *Tous ceux qui veulent vivre dans le Christ avec amour seront persécutés [par les pécheurs et par les démons]* » (2 Tm 3, 12). Or, la propre mère du Sauveur fut certainement sa première et plus fidèle disciple, donc aussi sa plus intime participante à ses épreuves intérieures, à ses multiples tentations. Voyons donc comment Marie a pu être ainsi mise à l'épreuve au cours des épisodes connus de sa vie terrestre.

Les premières tentations de la Vierge Marie

Pour comprendre la nature des tentations de Marie, considérons encore une fois celles de son Fils qui sont comme le modèle du genre. Qu'essaie Satan contre Jésus? Non pas de le faire pécher grossièrement en le mettant en porte-à-faux avec les commandements de Dieu, mais il l'invite à assumer des paroles divines inappropriées à sa mission du moment, par exemple des prophéties messianiques qu'il choisirait d'accomplir à son heure à lui et non à celle du Père: « *Si tu es fils de Dieu, dis à ces pierres de devenir du pain!* » (Mt 4, 3).

Marie put également être tentée d'accomplir ses aspirations d'intimité avec Dieu à sa manière à elle et non à celles prévues par la Providence. Ainsi, dans le cadre étroit et obligatoire du mariage juif, la tradition catholique pense qu'il est vraisemblable qu'elle ait demandé à Joseph son accord pour pouvoir devenir à ses côtés, du moins secrètement, une

« nazire de Dieu » (Jg 13, 7) c'est-à-dire une consacrée à Dieu corps et âme. D'où sa question à l'ange Gabriel: « *Comment cela (la naissance du Messie) se fera-t-il puisque je ne connais pas d'homme?* » (Lc 1, 34). Dieu avait paru agréer sa secrète offrande et voilà qu'à présent, Il l'invitait à s'en détourner pour permettre la naissance d'un enfant!

Autre cause de tourment pour Marie: devait-elle révéler ou cacher à Joseph la grâce extraordinaire qui leur avait été faite à l'Annonciation? Son hésitation ne portait pas tant sur l'opportunité de dire ou de taire la bonne nouvelle, mais sur le fait de décider par elle-même l'heure de cette révélation. Avait-elle le droit de prendre la place de Dieu ou, pour le moins, de son ange? Si ce dernier lui était apparu en la rassurant « *car rien n'est impossible à Dieu* » (Lc 1, 37), ne pouvait-il en faire autant auprès de son époux, un juste parmi les justes, issu de la sainte lignée du roi David?

En se hâtant vers les montagnes de Juda pour aller saluer et aider sa cousine Élisabeth enceinte de Jean-Baptiste (cf. Lc 1, 36), Marie devait-elle au préalable s'arrêter au Temple de Jérusalem pour offrir à Dieu le fruit béni de ses entrailles, ou bien valait-il mieux qu'elle se rende directement là où la poussait son cœur, vers la maison de Zacharie? Le texte biblique ne formule pas de réponse au dilemme, mais suggère que la jeune mère dut suivre plutôt son inspiration, car ce n'est que plus tard qu'« ils portèrent l'Enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur » (Lc 2, 22).

L'évangile de Matthieu relate l'épisode de la visite « *de mages venus d'Orient* » (Mt 2, 1) auprès de la sainte Famille alors réfugiée à Bethléem. Les étrangers prestigieux, quand ils virent le nouveau-né, « *se prosternèrent, l'adorèrent et lui offrirent des présents* » (Mt 2, 11). À ces manifestations exceptionnelles, il faut ajouter le témoignage des anges aux bergers lors de la Naissance: « *Il vous est né un Sauveur qui est le Messie Seigneur* » (Lc 2, 11). Enfin, au Temple quarante jours plus tard, Syméon confiera à la sainte Famille que l'Esprit Saint lui-même « *lui avait révélé qu'il ne connaîtrait pas la mort avant d'avoir vu le Messie du Seigneur* » (Lc 2, 26). Dans la mesure où, à l'âge adulte, Jésus fut tenté de choisir la voie d'un messianisme royal à la manière des hommes, un messianisme faisant l'économie d'un refus des autorités juives et de la mort douloureuse, il est tout à fait vraisemblable que Marie, avant lui, ait été poussée par l'Adversaire à interpréter les

événements glorieux entourant la naissance de son Fils dans le sens des seules prophéties messianiques de gloire (cf. Ps 91, 11; Is 11,6; 49, 6-13). Heureusement, la Providence lui fournit très tôt une clé d'interprétation des Écritures par l'annonce sans équivoque de Syméon: « *Il sera un signe de contradiction et, toi-même (Marie), un glaive te transpercera l'âme* » (Lc 2, 34-35).

Peu après, Marie et Joseph durent fuir la colère d'Hérode qui provoqua, on le sait, le massacre de tous les nourrissons de Bethléem et sa région (pour une population à l'époque d'environ 2000 âmes, certains estiment leur nombre à quelques dizaines). Plusieurs de ces jeunes garçons étaient descendants de David, donc apparentés à Joseph. Le fait que son enfant à lui ait réussi à échapper au massacre pouvait lui attirer suspicion et jalousie de ses cousins bethléemites. Ces conséquences familiales tragiques ont pu troubler Marie et donner lieu à des tentations comme celle-ci: le Dieu tout-puissant capable de déléguer un ange pour sauver un seul enfant ne pouvait-il envoyer son céleste messenger plutôt à Hérode pour hâter sa fin et sauver ainsi des dizaines de jeunes vies innocentes? Cela rejoint la remarque de Jacques et Jean qui voulaient punir des villageois hostiles à leur prédication: « *Seigneur, veux-tu que nous fassions descendre sur eux le feu du ciel pour les anéantir?* », mais Jésus les avait aussitôt fait taire en déclarant: « *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes!* » (Lc 9, 54-55 selon les mss S, A, B).

Lors d'un pèlerinage pascal à Jérusalem, Marie et Joseph connurent, on le sait, la suprême angoisse de perdre momentanément leur enfant alors âgé de douze ans. Cette perte inexplicable fut ressentie par Marie comme le début de la mystérieuse blessure de l'âme annoncée par Syméon (Lc 2, 35). Il est vraisemblable que le démon profita alors de l'événement pour suggérer aux saints époux, et surtout à Marie, des pensées désespérantes du genre de celles-ci: « *Si Dieu est vraiment ton Ami, pourquoi t'abandonne-t-Il aujourd'hui? Si le Seigneur que chante ton esprit est vraiment toute bonté, comment peut-Il permettre que l'Élu qu'Il vous avait confié disparaisse de votre vue sans aucune explication?* » Et peut-être, plus perfidement encore: « *Si votre enfant est vraiment ce qu'en ont dit les anges à Bethléem, le Messie Seigneur, pourquoi le cherchez-vous? N'est-il pas assez saint pour être gardé par les anges eux-mêmes? N'est-il pas devenu suffisamment raisonnable, à douze ans, pour revenir auprès de vous dès qu'il le voudra?* » A ces

arguments de raison, Marie pouvait répondre par le cri d'amour du Cantique des cantiques: « *Je cherche celui que mon cœur aime sans le trouver. Je veux me lever et circuler dans la Ville à sa recherche, dans les rues et sur les places!* » (Ct 3, 12); « *Filles de Jérusalem, si vous trouvez mon Bien-Aimé, dites-lui que je suis malade d'amour!* » (Ct 5, 8). La mère angoissée de Jésus (Lc 2, 48) pouvait aussi s'approprier ces paroles du Psaume 77: « *Au jour de ma détresse, je cherche le Seigneur; la nuit, ma main se tend sans relâche; mon âme refuse toute consolation... Ce qui fait ma souffrance, c'est que la droite du Très-Haut a changé!* » (Ps 77, 3; 11).

Cette épreuve de Nuit de la foi, tous les amoureux de Dieu la connaissent un jour ou l'autre. A cet égard, les confidences de la jeune Thérèse de Lisieux sont révélatrices et comme emblématiques: « *Les brouillards pénètrent dans mon âme et l'enveloppent... de ma Patrie, tout a disparu! Lorsque je veux reposer mon cœur fatigué des ténèbres qui l'entourent par le souvenir du pays lumineux vers lequel j'aspire, mon tourment redouble* » (MsC, 6v0). Marie, n'en doutons pas, dut passer par là. En acceptant sous la Croix de devenir la Mère de tous les hommes (Jn 19, 26-27), elle accepta du même coup de les enfanter dans la souffrance: « *Une Femme enveloppée de soleil, enceinte, elle crie dans les douleurs de l'enfantement... Puis le diable alla guerroyer contre le reste de ses enfants, ceux qui observent les commandements de Dieu* » (Ap 12, 1-2; 17).

Pendant la vie publique de Jésus

Les noces de Cana sont un événement inaugural particulièrement important et symbolique, surtout lorsqu'on se remémore l'étonnante prophétie d'Isaïe selon laquelle: « *Jérusalem, ton Époux est Celui qui t'a créée, le Dieu de toute la terre* » (Is 54, 5). Jésus « *fut invité à ce mariage avec ses disciples* » (Jn 2, 2), ce qui témoigne d'une attention particulière de la famille des mariés à l'égard du jeune rabbi de Nazareth qui, ne l'oublions pas, n'avait encore fait aucun miracle. En quoi sa mère put-elle ici être tentée? Selon le rituel des juifs pieux, qui est encore appliqué de nos jours, aucun repas festif n'est mixte. Les femmes sont regroupées d'un côté, voire dans une salle à part, et les hommes sont d'un autre côté, bien séparés. Quand Marie constata que le vin allait manquer, elle put être tentée de se dire: « *Cette imprévoyance jette une ombre sur la joie de la noce, mais est-ce mon affaire? Qu'est-ce que cela*

au regard du Royaume qui vient ? Vais-je aller dans le coin des hommes et déranger mon Fils pour si peu ? » Mais Marie est la servante du Seigneur et de ses amis : en mère de famille responsable, elle n'accepte pas de rester là sans rien faire. Elle se sent poussée à avertir son Fils, toute confiante dans « *son intelligence et ses réponses* » (Lc 2, 47). On connaît la suite.

La prédication apostolique, accompagnée de nombreuses guérisons, accaparait tellement Jésus et les siens que, souvent, « *ils n'avaient même plus le temps de manger* » (Mc 6, 31 ; cf. aussi Mc 3, 20). Lorsqu'elle voyait cela, la proche parenté de Jésus souhaitait intervenir pour le raisonner et, éventuellement, le soustraire un moment à la pression des foules. C'est ainsi qu'un jour, Marie et ses proches demandèrent à Jésus de bien vouloir sortir de la maison où il enseignait pour venir s'entretenir avec eux (Mc 3, 31). Ce jour-là, Marie fut peut-être tentée d'épouser les vues humaines - mais non peccamineuses - de sa proche famille. Jésus répondit en refusant de quitter sa parenté spirituelle pour rejoindre sa parenté naturelle, exhortant l'une et l'autre à accomplir d'abord la volonté de Dieu (Mc 3, 35). Marie faisait partie des saintes femmes qui suivaient de loin le groupe des Douze et qui « *le servaient* » (Mc 15, 41). Elles purent ainsi non seulement voir, mais aussi subir une partie des mouvements d'enthousiasme et de haine des diverses populations rencontrées. Les épreuves du Christ et des disciples durent être ressenties par elles toutes, mais sans doute encore davantage par Marie qui, avec sa grâce propre de nouvelle Ève immaculée, devait avoir « ses antennes ». On peut donc penser qu'elle eut à souffrir, elle particulièrement, du comportement déloyal de Judas, des accusations injustes des autorités du Temple, puis de toute la Passion du Sauveur, selon un mode et une intensité qui restent le secret de Dieu.

Après la mort de Jésus et le coup de lance au cœur, l'échec semblait complet et définitif. Satan dut encore une fois essayer d'atteindre la foi de Celle qui, même devant le Messie mort, continuait de se tenir debout (Jn 19, 25), ferme dans son espérance. Il dut la poursuivre dans ses retranchements intérieurs, mais, comme le dit l'Apocalypse, la Femme reçut alors « *les deux ailes du grand Aigle* (la force de Dieu lui-même, selon Ex 19, 41) *pour voler au désert jusqu'au refuge [de Dieu], loin du Serpent* » (Ap 12, 14).

Conclusion

Nous n'avons pas la prétention d'avoir discerné dans l'Écriture toutes les tentations de Marie, mais nous espérons en avoir dit suffisamment pour montrer à quel point la Mère suivit de près son Fils. Elle aussi eut à subir de terribles assauts de l'enfer, toutes sortes de tentations adaptées à sa haute sainteté. Mais, du fait qu'elle souffrit patiemment ces épreuves, elle est devenue capable pour toujours, comme et avec son Fils, « *de venir en aide à tous ceux qui sont tentés* » (He 2, 18).